

III

Lorsqu'inopinément ferme l'École Thoreau, Henry n'a que vingt-quatre ans. Mais il n'a pas vécu sans fruit depuis sa sortie d'Harvard. Ses convictions, déjà nettes, ses pressentiments de bachelier, ont prospéré. Mûrie de bonne heure dans la solitude et l'étude, son expérience du monde s'arrondit en diverses certitudes. Après en avoir quelque peu tâté, la figure que lui fait Henry n'annonce pas l'amitié.

Cet éloignement qu'il avait ressenti, au collège, pour un milieu où dominait le petit monsieur, s'étend à présent au milieu villageois, où règne le cousin pauvre du petit monsieur : le gros mufler. La chère petite ville, confite dans son jus de convention aimable, sourit avec l'air de vous inviter à collaborer. Son clocher est là qui pointe vers le ciel le sens sacré de ses soucis : observance, décence, médiocrité – boutiquiers, bourgeois, fermiers, tous honorables, coulés dans le même moule, plus ou moins orthodoxes, bonnes gens, braves gens, oh ! si braves, à peu près tous d'accord, comme s'ils s'entendaient à jouer une excellente comédie de société, entre amateurs. Entrez dans la danse, mon garçon.

À les voir mimer leurs rôles, il ne se sent pas d'humeur à figurer dans la pièce. Ces farces-là l'ennuient et l'indisposent. Henry nourrit une âme de réfractaire.

D'où a-t-elle bien pu venir, cette petite graine de rébellion qui a germé dans l'âme d'un enfant, pointé chez un adolescent ? En tout cas, c'est aujourd'hui un bel arbuste au grain dur, bien enraciné dans le sol. Le maître d'école sans emploi n'est pas

disposé à prendre part au travail qui s'accomplit benoîtement autour de lui. Sous son chapeau il n'y a pas un atome de la volonté qui animait ses ancêtres, les marchands de l'île normande, ou son grand-père, le boutiquier du Long Quai. C'est désolant, mais ainsi. Tout naturellement, comme on respire, ou comme on dit ses patenôtres, les siens avaient endossé le harnais et parcouru docilement leur carrière de bonnes bêtes domestiques qui ne se doutent pas qu'il existe autre chose dans l'univers que les limons, le ratelier, la longe, la grand'place et les coins de rue où l'on tourne tous les jours.

Ça ne te fait donc pas envie, cette existence de cheval de trait, avec la certitude du picotin au bout de la journée ? Avec une belle aigrette sur la tête ? D'autant qu'avec ton diplôme tu pourrais être facilement cheval de maître.

Merci bien. Possible que ce soit là, au dire des malins, la bonne vieille sagesse séculaire, avec récompense assurée en ce monde et dans l'autre, mais je lui trouve un sale goût. Si je vous écoutais et en mordillais des brins, il me faudrait bientôt en brouter des champs, en ruminer des bottes. On la connaît. Je n'entends pas que votre sagesse me possède. Car elle est souple et subtile ; sa force est que chacun, où qu'il se tourne, non seulement en aspire une bouffée, s'en imprègne par le toucher, mais la repasse, bon gré mal gré, à son prochain. Elle a ses agents à l'œuvre dans les cinq parties du monde. Cette sagesse merveilleuse, aboutissement des siècles de civilisation. Henry lui donne un autre nom : imposture. Elle est installée chez elle au village comme dans la grand'ville. Et elle a le sourire, parce qu'elle se sait universellement acceptée.

Henry sourit, lui aussi, parce qu'il songe à un autre univers que celui des marchands de foin. Il ne se détourne pas de leur foin, mais de la laideur de son existence, pure dérision. La sienne, il la conçoit vraie, fraîche et imprévue, vécue dans la beauté vive de chaque moment, ne réclamant d'autres bénéfiques qu'elle-même. Grignotez donc notre vie, bons citoyens de Concord, et souffrez que je *vive* la mienne. L'ombre versée par nos ormes n'est pas assez enveloppante pour m'entraîner à votre suite dans les voies de l'honorable abêtissement. Votre société, je sais ce qu'elle fait de l'homme, en l'apprivoisant. Elle se passera de mes services.

Si elle m'a tenu pendant quelques instants, alors que je tâtonnais, cherchais à m'orienter, comptez bien que c'est fini. Je ne serai pas pour vous un mauvais voisin : vous êtes de bien dignes paroisiens. Mais renoncez à mon aide pour faire tourner votre beau manège. J'ai mon propre grain à moudre. Vous dites qu'en refusant de m'assouplir à votre rythme, je me condamne à rester un gueux ? Si vous voulez ; pourquoi pas ? Rira bien qui rira le dernier.

Je n'ai pas peur de ma gueuserie. Mais j'aurais une peur affreuse de ce que vous appelez votre respectabilité, votre industrie, votre vertu, si j'étais jamais menacé de les porter.

Tous ceux de sa race, pourtant, et ce petit monde autour de lui, modelé à l'image du grand, avaient obéi au saint commandement : faire ses affaires, s'enrichir. Il entendait bien l'ordre intérieur — à sa façon. Mais oui, précisément : faire *ses* affaires, s'enrichir. Entendez-le dans un certain sens — libre à vous. Ce garçon l'entend dans un sens certain. Il compte bien, lui aussi « se créer une situation ». Il y a ainsi de belles formules qui passent de mains en mains comme des jetons, d'une boutique à l'autre, ou de père en fils, sans que nul en soupçonne la valeur vraie. « Gagner sa vie » en est une. Voulez-vous dire : gagner sa vie en perdant ce qui en fait le prix ? Gagnez-la donc, gagneurs de sous. Nous verrons, à la fin, celui qui s'est enrichi ou appauvri. Vos formules ne sont pas mauvaises. Je les prends et les récure, avant de m'en servir, car vos mains les ont ternies, encrassées. Il faut du net et du neuf à ma gueuserie.

Henry n'est pas un garçon léger, croyez-le bien. La grande affaire de l'existence occupe aussi ses pensées. Il se demande si la vie n'est pas une matière trop précieuse pour être débitée en crayons ou en leçons, ou à l'aune derrière un comptoir, ou à tant la page à une table d'écrivassier. Vraiment oui. La grande affaire de l'existence... Justement : mais à l'inverse de tous ces pauvres qui connaissent mieux leurs écus, leurs bestiaux et leurs arpents que leur foncière indigence. Henry serait un gueux bien volontiers, mais un de ces pauvres-là, nenni. Absolument *pas*. À aucun prix. Il se propose d'amasser jour à jour la richesse dont les capitalistes n'ont cure, qui se croient des gens à l'aise et des malins. La grande affaire de l'existence, à ses yeux de vingt-cinq ans,

c'est de se créer soi-même, c'est *vivre*, se développer, avec le respect de ce cadeau qui est vous — avec le respect et l'amour de cette matière qui vous fut confiée brute pour que vous en fassiez la plus belle œuvre d'art possible. Voyez-vous cela, âmes de croquants, ambitions de marchands de foin ?

En observant le monde si appliqué à ses petites ruses, ses petits larcins, Henry ne se sent pas enclin aux récriminations et aux sombres pensées. Il est plutôt mis en verve. Il se sent fort.

Voilà donc leur gain ! Ce tissu de camelote, leurs jours, dont les allées et venues forment la trame et la chaîne. Il s'amuse si cordialement de voir les belles acquisitions qu'ils entassent autour de leur médiocrité, comme des meubles de bazar. Gros bêtas, qui ne voyez pas que s'enrichir, c'est d'abord simplifier sa vie, la désencombrer d'un tas de bibelots inutiles qui l'empêchent de croître. L'argent, pour Henry, représente une paire d'honnêtes godasses, un chapeau de paille, des frusques de velours à côtes. Ces éléments acquis à peu de frais, il est sûr que tout le reste lui viendra par surcroît, tout le savoureux de la terre gratuitement offert, en prime à la confiance. Les pommes au verger et le brochet dans la rivière, avec la joie des rives, par-dessus le marché.